

Les écrits de Henri Francq: une oeuvre à l'emporte-pièce

par

Paul Genuist

University of Saskatchewan
Saskatoon (Saskatchewan)

RÉSUMÉ

Manitobain d'adoption, Henri Francq passa les trente dernières années de sa vie à Brandon. Son apport au monde de la littérature est impressionnant et s'oriente vers trois domaines: la critique littéraire, les ouvrages historiques et la création romanesque. Ses réflexions amères sur la nature humaine sont la marque d'une vision du monde profondément pessimiste.

ABSTRACT

Henri Francq spent the last thirty years of his life in Brandon, Manitoba, where he became a prolific writer with learned articles on important literary figures, essays on various historical events and several works of fiction. Whether sarcastic or bitter in his satires, Henri Francq always appears to be a profoundly pessimistic observer of the manners of society.

Né en Belgique en 1904, Henri Francq a vécu une bonne partie de sa vie adulte en France. Au hasard des feuillets du service de presse ou des pages de couverture de ses oeuvres publiées, le lecteur apprend qu'il fut un grand voyageur, passant de longues périodes en Angleterre, Espagne, Italie, Suisse, Algérie, Allemagne, Pologne et Russie.

L'expérience qu'il retire des époques du fascisme et du nazisme, de la Seconde Guerre mondiale, puis des années qui l'ont suivie, a certainement influencé sa perception du monde; ou plutôt, elle a confirmé ce qu'une éducation classique n'avait pas dû manquer de lui montrer, à savoir que l'éternelle vérité

humaine qu'il ne cessera de vouloir mettre à jour, d'abord dans les écrits des nombreux auteurs qu'il analyse, puis dans ses propres oeuvres de fiction, est plutôt sombre.

Installé dans la paisible ville de Brandon au début des années 1960, il enseigne le français à l'université jusqu'à sa retraite en 1971, et reste manitobain jusqu'à son décès à l'âge de 87 ans, le 4 mai 1991.

Ses années manitobaines sont extraordinairement productives. Il se fait connaître dans diverses universités de l'Ouest par les conférences qu'il va régulièrement y donner au cours des années 1960 et 1970. Parmi les sujets qu'il affectionne, les auteurs français les plus classiques sont bien représentés: Corneille, La Fontaine, Voltaire, Maupassant, Baudelaire font l'objet de ses réflexions. Solide érudit, il plaît à ses auditeurs autant par ses connaissances encyclopédiques que par l'esprit de finesse et l'humour avec lesquels il développe ses idées.

Professeur, il écrit divers articles pour les revues canadiennes d'alors, *Culture*, *La revue de l'Université d'Ottawa*; il est aussi publié dans *The Canadian Modern Language Review*, *The French Review*, *The Humanities Association Bulletin* et *The Laurentian University Review*. Ses textes de critique paraissent au cours des années 1960 et au tout début des années 1970.

Si son intérêt pour la langue l'amène à discuter avec enthousiasme et d'utiles suggestions, de l'introduction du français au jardin d'enfants, tout comme des difficultés de l'accord des participes passés, de l'emploi du passé simple ou du subjonctif, la littérature est incontestablement son champ de recherche préféré. Au contact des textes des auteurs les plus célèbres, il manifeste des réactions bien précises qui révèlent sa conception de l'écriture.

Ainsi, lors de l'analyse d'*Antigone*, qu'il a eu l'occasion de voir jouer, il reproche à Jean Anouilh d'avoir mêlé à son texte d'ennuyeux questionnements pseudo-théoriques quand le dramaturge se demande au cours de la pièce s'il écrit un drame ou une tragédie. Quant au langage souvent grossier des gardes, Henri Francq le trouve déplacé:

tout cela, on le voit bien, n'est ni tragique, ni pathétique, mais vulgaire, sans plus, et inutile, inutile: il y en a ainsi quelque cent cinquante lignes, un remplissage qui n'apporte rien ni au mouvement, ni à la psychologie des

personnages qui vont se dresser l'un contre l'autre: Créon et Antigone (Francq, 1966, p. 141).

Il regrette de ne point trouver dans cette pièce, qui hésite volontairement entre le drame et la tragédie, «un peu de la pureté poétique et de la grandeur qui sont dans l'oeuvre de Sophocle» (Francq, 1966, p. 138). Pour Henri Francq, cela ne fait aucun doute, le but du théâtre doit être de plaire et d'émouvoir, et ses critères sont entièrement ceux d'un classicisme pur et dur.

À l'époque où la critique, en cure de rajeunissement, s'efforce de mettre à jour les significations les plus abscondes de l'oeuvre par de nouvelles méthodes d'interprétation, Henri Francq exprime des vues ouvertement traditionnelles dans des articles à l'emporte-pièce sur la littérature et sur les spectacles de son temps. Ennemi de ce qui lui paraît n'être que du charabia, il fait consciemment le choix de la clarté psychologique et malmène avec vigueur les disciples des approches à la mode, les Vadius de la Nouvelle Critique.

Dans une étude où il oppose les idées de Raymond Picard à celles de Roland Barthes, il établit son propre *credo* en matière de méthodologie. Il est évident que lui, né au début du siècle, a plus d'affinités avec ceux qui dominaient la scène critique à l'époque où il poursuivait ses études secondaires et universitaires qu'avec les innovateurs du temps de son âge mûr, inventeurs de grilles qu'il perçoit comme réductrices. Il ne désavouerait pas les maîtres de sa jeunesse, un Émile Faguet, partisan de l'analyse psychologique, un Gustave Lanson, défenseur de la critique historique au début du siècle, pour qui auteur et oeuvre suscitent un intérêt égal, ou même un Jules Lemaître.

Selon Henri Francq, ce qui intéresse dans une oeuvre, c'est

le sujet proposé, le contenu même de l'oeuvre, la valeur de celle-ci, l'habileté dont l'auteur a fait preuve dans la conduite de l'intrigue, la finesse de ses observations, le relief de ses personnages, la beauté de sa langue, les sentiments exprimés, la portée humaine de l'oeuvre, la pensée qui l'a animée. Voilà ce que demande généralement – faut-il s'en excuser? – tout lecteur sain, qui n'a que faire de complexes et de réflexes, de signes mystérieux – et d'autant plus mystérieux qu'on les veut tels –, d'analyses absurdes, de jargon inintelligible, et de démonstrations trop savantes pour émouvoir ou même pour être vraisemblables (Francq, 1968a, p. 153-154).

Rien de neuf, dira-t-on, dans cette profession de foi critique; c'est plutôt l'affirmation péremptoire d'une vision esthétique tout à fait orthodoxe qui se moque bien des approches purement psychocritiques, sociocritiques, marxistes, existentialistes, structuralistes, sémiotiques... qui prospèrent après la Seconde Guerre mondiale. Henri Francq refuse de se laisser prendre au jeu des illusions et des déceptions qu'il voit dans la critique moderne. Ainsi, il se moque de cette explication que donne un psychocritique de l'exclamation de Roxane chassant Bajazet, ce qui condamne ce dernier à sa perte, comme étant le résultat de l'expérience intra-utérine de Racine:

Jean Racine sortant du néant, aveugle encore pour quelques jours et foetus pitoyable et sans pensée, n'a sûrement pas saisi au passage, en cours de transit utérin, ni son génie ni le sujet d'aucune de ses tragédies! (Francq, 1968a, p. 150).

Ce n'est pas par ignorance que Henri Francq rejette les formes que prend la critique de son temps. Il s'amuse même à composer un article sous-titré «Imitation de psychocritique». La parodie qu'il imagine est basée sur ce qu'aurait dit Roland Barthes s'il avait analysé le roman de Robert Pinget, *Quelqu'un*, paru en 1965. Déguisé en psychocritique et utilisant le jargon approprié, Henri Francq s'amuse à découvrir dans ce roman une «obsession ascensionnelle» (Francq, 1968b, p. 41) une perversion «eunichoïde» (Francq, 1968b, p. 42) qui peut être «intro-pyramidale, de direction verticale ou spirallitique» (Francq, 1968b, p. 42). Quand le romancier répète à maintes reprises «Je me suis levé à huit heures, réveillé par Marie. J'ai passé une robe de chambre, je suis descendu boire mon thé au réfectoire», notre pseudo-psychocritique voit clairement que la répétition voulue de cette phrase ne peut être que la marque d'une accumulation de signes révélateurs d'un être qui se cherche désespérément et souffre de l'affreuse impossibilité de se trouver. Aussi, conclut-il doctement, ce roman est une «décharge subscocientielle» (Francq, 1968b, p. 45). Il constate aussi l'indispensable érotisme obscur du texte que signalent des mots aussi anodins que jet, tuyau, nid, etc.

Henri Francq est tout à fait rétif aux formes que prend parfois l'écriture. À ses yeux, omettre la ponctuation ou refuser la division en chapitres, pratiques communes à l'époque du Nouveau Roman des années 1950 en France et 1960 au Québec, n'est pas vraiment une recherche capable d'apporter une

nouvelle vision de la littérature qui bouleverserait le rapport entre le lecteur et le livre: ce n'est, pour lui, qu'un maniérisme agaçant pour écrivains en quête d'originalité à tout prix. Pris dans la querelle entre les nouveaux «anciens» et «modernes» qui échangent des propos parfois très vifs dans les années 1960, Henri Francq se place résolument et avec pétulance du côté des «anciens». Purgé de la Nouvelle Critique par la dérision qu'il lui porte et par la caricature qu'il en fait, il peut donc revenir avec sérénité à l'analyse traditionnelle; ainsi, il étudie les premières amours de Corneille et leur influence sur ses premières comédies; ou l'éducation du jeune François-Marie Arouet, dit Voltaire, ce «collégien impossible» (Francq, 1967b, p. 542) envers ses maîtres, les jésuites du Collège Louis-le-Grand. Citations à l'appui, il montre que, arrivé à l'âge mûr, Voltaire reconnaissait volontiers, sinon avec affection, la qualité de l'enseignement et de la pensée de ses professeurs qu'il louange et remercie en diverses occasions. Et Henri Francq de suggérer que si Voltaire n'avait, très jeune, fréquenté les libertins, «les maîtres de Louis-le-Grand n'auraient-ils pas finalement changé l'esprit du jeune Arouet, tempéré au moins ses velléités?» (Francq, 1967b, p. 545).

Il cultive des intérêts fort variés comme en témoigne son essai intitulé «Jean Gerson's Theological Treatise and Other Memoirs in Defense of Joan of Arc» (Francq, 1971). Théologien et Chancelier de l'Université de Paris, Gerson avait écrit son traité en mai 1429. Il croyait à la sincérité de Jeanne d'Arc et au caractère divin de sa mission. Or, sa défense de Jeanne ne parvint jamais aux juges de Rouen qui la condamnèrent à mort.

Dans un autre article, Francq remonte jusqu'aux sources de l'art dramatique et recense ce que de nombreux théoriciens ont tenté d'apporter à la notion aristotélicienne de *catharsis*. Il rouvre la question de savoir si, pour Aristote, la *catharsis* était prise uniquement au sens physiologique et vue comme la libération physique des passions, comme un allègement des misères, et si c'est «la notion de moralité de la tragédie» (Francq, 1967a, p. 401) qui lui a donné un sens métaphorique.

À notre époque de spécialisation à outrance, on est peu habitué à rencontrer des chercheurs au champ d'investigation aussi vaste. Or, ce n'est pas tout: en plus de travailler à de tels articles de nature scholastique, Henri Francq s'adonne aussi à la traduction en anglais d'ouvrages d'auteurs français: *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet, *Poil de Carotte* de Jules Renard, *Le*

Grand Meaulnes d'Alain Fournier, *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust et de bien d'autres, mais il semble que ses traductions n'aient jamais été publiées.

Lui-même compose des oeuvres dramatiques inspirées aussi bien par l'oeuvre de Platon que par le destin de Jeanne d'Arc ou par une réalité plus moderne. Avec la retraite, il reste à Brandon et se consacre avec encore plus d'ardeur à son travail de chercheur et d'écrivain.

Son goût pour la recherche académique ne le limite pas aux oeuvres de littérature. Il s'intéresse aussi à l'Histoire dans ce qu'elle a de plus curieux ou d'horrible; plusieurs ouvrages traitent des grands mystères et événements qui ont marqué les siècles passés aussi bien que l'époque dont il a été le témoin durant sa longue vie. Ces études sont publiées en anglais et sont plutôt des ouvrages de vulgarisation. Ainsi, il s'interroge sur ce qu'il est advenu du fils de Louis XVI dans un livre intitulé *Louis XVII, the Unsolved Mystery* (Francq, 1970). Avec une autre énigme, celle du masque de fer, il remonte encore plus loin dans le passé. Qui se cache sous ce masque? Quel personnage pouvait à ce point gêner Louis XIV? *The File of the Man Behind the Mask* (Francq, 1984b) est un texte on ne peut mieux documenté.

Entre 1894 et 1906, on sait à quel point la France fut divisée par l'Affaire Dreyfus. Le capitaine Alfred Dreyfus fut arrêté pour espionnage et injustement condamné, dégradé et déporté; finalement, la preuve de son innocence étant faite, il fut gracié et plus tard totalement réhabilité. Cette affaire polarisa les Français en deux camps: la gauche défendait Dreyfus alors que la droite, nationaliste et catholique, voulait à tout prix croire à la culpabilité de cet officier d'origine juive.

Henri Francq décide de ne pas traiter des bouleversements politiques et sociaux qu'amena cette affaire et qui ébranlèrent la III^e République, car ils ont été maintes et maintes fois repris dans de nombreuses études. Il se concentre plutôt sur les meneurs et leurs complices qui oeuvrèrent à détruire leur collègue officier; ce qui l'intéresse est de mettre à jour l'infamie de cette clique de personnages qui, pour se protéger, n'hésitent pas à faire condamner un innocent.

The Dreyfus Affair, the Clique of Saint-Dominique Street (Francq, 1986a) s'apparente au roman policier par le suspens naturel d'une histoire aux nombreux rebondissements. Henri

Francq donne à son récit un ton d'indignation qui révèle chez lui le besoin de dénoncer l'injustice. Cette révolte contre le mal est une orientation fondamentale de son oeuvre. Il n'est pas seulement le moraliste qui se contenterait d'observer et de décrire les moeurs des sociétés; il se comporte aussi en moralisateur qui laisse deviner un dégoût profond et inné envers les turpitudes des êtres humains.

L'Histoire récente, dont il a été témoin, a été particulièrement accablante en vilenies de toutes sortes. Quand le néo-nazisme relève la tête au Canada dans les années 1980 avec, entre autres, une publication de l'éditeur Ernst Zundel mettant en doute l'existence de l'Holocauste lors de la Seconde Guerre mondiale, Henri Francq choisit de répondre à cette propagande antisémite.

Hitler's Holocaust, a Fact of History (Francq, 1986c) est dédié au souvenir qu'il veut impérissable des millions qui ont succombé à l'Holocauste de Hitler. Cette réponse s'adresse donc à ceux qui n'ont pas connu le projet de génocide envers le peuple juif. Francq cite les ouvrages des enquêteurs et des historiens contemporains. Outre ces sources secondaires, il examine les témoignages des survivants et étudie les matériaux d'archives allemandes, discours, journaux personnels, directives, aveux des principaux responsables. Il met à jour les mensonges et les déformations, les faux et la fraude de ceux qui cherchent à dénaturer l'Histoire. Dans ce livre, Henri Francq fait partager à ses lecteurs des émotions qui vont de la colère au dégoût face aux atrocités nazies mais aussi face à ceux qui, aujourd'hui, s'efforcent de nier une réalité pourtant incontournable. Cette réfutation est illustrée de photos tragiques, suivie de sept appendices, de trente-trois pages de notes et d'une excellente bibliographie, qui attestent du sérieux de l'étude.

Il y a de moins en moins de survivants des camps de concentration nazis à mesure que passent les années, et, parce qu'elles s'éloignent dans le temps, les horreurs commises lors de la Seconde Guerre mondiale tendent à perdre leur signification. Henri Francq veut donc rappeler l'Histoire aux nouvelles générations, à notre époque où les néo-nazis et autres racistes continuent leur combat pour louer Hitler et ses disciples. *The Nazi Master Race Scrap Book* (Francq, 1990) présente les événements qui menèrent à la Seconde Guerre mondiale et aux

crimes des nazis. Il montre comment s'est préparée la tragédie, comment elle s'est développée entre 1933 et 1945. Par l'abondance des citations, il fait oeuvre de journaliste et présente les documents de scènes atroces, telles que narrées lors des procès, et dont la lecture est difficilement soutenable.

Ce qu'on pourrait précisément reprocher à de tels ouvrages, c'est leur côté volontaire factuel. Sa recherche faite, ayant bien établi les faits, dévidé son récit, laissé éclater son indignation, l'auteur termine ses livres comme s'il pensait déjà au suivant; aucune pensée philosophique ni aucune considération sur l'essence du pouvoir ou la signification de l'Histoire n'alimente son intérêt ou ne soutient ses réflexions. Néanmoins, même s'il n'apporte aucune lumière véritablement nouvelle sur ces tragiques événements, sa passion pour des sujets historiques dans ce qu'ils ont d'injuste et d'horrible pour l'humanité commune l'amène à déplorer la méchanceté humaine. De tels sujets de recherche ne peuvent que le confirmer dans son pessimisme.

Il n'est pas étonnant alors qu'il ait apprécié ceux qui partageaient son inclination. Ainsi, quand il consacre à Paul Léautaud un essai si bien nommé *Portrait of a Misanthrope* (Francq, 1986b), c'est qu'il trouve dans le *Journal littéraire* et les *Entretiens* de ce dernier une attitude désabusée à l'égard de la société et de la vie qui correspond aussi à sa propre expérience ou inclination. À partir des mémoires de Léautaud, Henri Francq reconstruit la vie et la pensée du célèbre atrabilaire français mais il commence son livre par une courte nouvelle fortement ironique qu'il situe à Saint-Boniface et qu'il traite à la manière de Léautaud.

Finalement, c'est dans les années 1980 que Henri Francq se laisse tenter par la fiction. Comme il fallait s'y attendre, son oeuvre est essentiellement satirique. *Confession of a Prime Minister* (Francq, 1980), publié à New York sous le pseudonyme de Sam Spiller, est typique de son orientation romanesque. Ce texte se présente comme une entrevue entre un journaliste et le premier ministre récemment déposé d'un état imaginaire d'Amérique du Sud, la République de Khamelia. L'ex-premier ministre dévoile à quel point les intérêts personnels des politiciens influencent leurs décisions politiques. Quant au peuple, il se laisse exploiter et manipuler par ceux pour qui ne comptent dans cette «démocranarquia» (Francq, 1982, p. 52)

qu'avidité et égoïsme. Ainsi, dans sa quête du matérialisme, la société produit des êtres dominés par leurs instincts les plus bas, ce qu'explique la phrase placée en exergue au livre: *Homo homini lupus*.

La technique de l'auteur est avant tout basée sur la caricature qui donne à l'exagération un double sens: en outrant les situations et les déclarations, Henri Francq vise à la fois à indigner le lecteur et à créer un effet comique: or, ces deux tendances se départagent parfois mal. Cela n'empêche pas toute une gamme de personnages aux noms amusants de parader sous nos yeux: la chanteuse de *rock and roll* Gioconda, hystérique et droguée; le professeur de philosophie Jactancia, un obsédé sexuel; Lagrima de Sangre, pauvre et tuberculeuse, qui cherche sa nourriture dans les poubelles; Alberto Khakharota, le roi des boissons gazeuses, dont la plus célèbre, le khakharota, aux saveur et couleur artificielles, carcinogène, est une boisson «for people who have no brains and no taste» (Francq, 1980, p. 27).

Dans la même veine que *Confession of a Prime Minister*, ses autres ouvrages sont surtout une satire de la société nord-américaine. Il y déplore le faible niveau d'éducation, l'attrait tout-puissant que des sports, tels que le hockey et le baseball, exercent sur les masses aux dépens de façons plus intelligentes pour l'individu de se réaliser. Ce que Henri Francq nous présente avec amertume est le portrait d'une société malade, sans valeur morale, dont le seul culte est celui de l'argent, des profits. La même idée se retrouve dans *Jennie and Man's Cutthroat World* (Francq, 1988), dont l'action est située dans les États-Unis de l'an 2985 et qui porte en exergue: «Man's enemy is not the crocodile, the tiger, the viper or the shark; it is the human beast itself». Jennie est une ânesse miniature qui a le don de la parole et qui, avec Bronco, un éléphant nain, découvre ce monde de l'Amérique dont elle se fait le critique avant de décider, en fin de compte, de revenir à sa terre d'origine, la paisible Sardaigne.

Le même état d'esprit pessimiste anime plusieurs nouvelles du recueil *The Devil Always Wins* (Francq, 1984a), comme l'annoncent déjà le titre et la dédicace: «To Fred Sinclair, in remembrance of the good old days when we did not know yet what man's world was like».

Henri Francq a aussi composé des récits de fiction en français. *Terre Promise* (Francq, 1985) se veut une «fantaisie

politique et futuriste» dont l'action se situe au Québec en l'an 2006, soit cinquante ans après la révolution québécoise qui est aussi une révolution canadienne. Une journaliste parisienne, Victorine, vient dans ce nouveau monde constater ce qu'il est advenu de cette révolution appelée plutôt «transformation sociale dominée par la pensée maîtresse et menée avec la vigoureuse discipline révolutionnaire de Mandragore» (Francq, 1985, p. 15). Là encore l'argent mène le monde, et il n'est pas surprenant que le ministre des Finances s'appelle Lonnay-Lempocheur.

Victorine retrouve une consœur journaliste, Mnémosyne, qui la prend en charge, et elle découvre un monde où l'ordinateur est roi. «Nous sommes débarrassés de la fatigue d'avoir à penser. Le *compioutère* travaille pour nous... Cette néocerveille remplace notre matière grise» (Francq, 1985, p. 40).

Tous les ordinateurs sont reliés au CU, Cerveau universel, immense bâtiment de trois kilomètres de long, huit cents mètres de large et trois cent vingt mètres de haut. Là se trouvent enfermées toutes les connaissances, ce qui élimine toute nécessité de travail intellectuel et libère de tout besoin d'étudier.

Que peut-on apprendre sur la vie dans ce monde dominé par les robots sinon que la déshumanisation y est profonde? La société croupit, écrasée par des musiques aux accents de *rock and roll*, abrutie par des jeux télévisés ineptes ou des retransmissions de parties de football, baseball et hockey, diffusées simultanément sur les multiples écrans de télévision qui occupent un mur entier des appartements. Le manque de culture est manifeste. La lecture, la musique classique n'ont plus leur place. Le récit se termine par la destruction nucléaire de l'URSS, rendue nécessaire afin de préserver les générations montantes d'une éventuelle menace extérieure à ce meilleur des mondes. Le président des États-Unis prend alors les devants et déclare avoir agi «pour le bien de [son] peuple et pour la paix du monde entier» (Francq, 1985, p. 115).

On remarque que ces récits sont tous situés dans le Nouveau Monde, et l'on pourrait croire que la satire dont ils sont empreints s'adresse avant tout à la civilisation nord-américaine, vue à la fois comme étant à la pointe de la technologie et comme singulièrement dépourvue de morale ou d'un sens de valeurs culturelles traditionnellement associées à

l'Europe. D'ailleurs, c'est là que Jennie, l'ânesse douée de parole de *Jennie and Man's Cutthroat World* (Francq, 1988), retourne, écoeurée par la civilisation qu'elle a découverte. Si une telle charge existait de la part de l'auteur, elle gênerait l'adhésion du lecteur nord-américain. Constatons plutôt qu'à la même époque, Henri Francq travaille à des ouvrages sur l'Affaire Dreyfus et sur les atrocités des nazis dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire qu'il a le sentiment aigu que l'Europe a produit elle aussi sa part de destruction des sociétés et de déshumanisation de l'individu. En fait, c'est à toute civilisation uniquement technologique que Henri Francq décoche ses flèches, plus nombreuses, il faut le reconnaître, que ses tentatives humoristiques. Mais, là encore, «science sans conscience n'est que ruine de l'âme» ne date pas d'aujourd'hui. Il se fait accusateur de toute civilisation qui utilise mal à propos la technologie. Et l'on sait que, puisque celle-ci se répand dans le monde avec la rapidité d'un feu de prairie, aucune civilisation ne peut se sentir à l'abri. Doit-on lui en vouloir s'il pressent un danger pour la survie de la culture dans la course aux armements nucléaires ou dans les manifestations hystériques qui accueillent les idoles de la musique populaire ou du sport? L'abrutissement des esprits n'est pas l'exclusivité du monde nord-américain, mais c'est là que s'est établi Henri Francq; d'ailleurs, de tout temps, les auteurs satiriques ont sorti leurs griffes pour égratigner les moeurs de la société dans laquelle ils vivaient. Oui, Henri Francq dérange mais, qu'ils soient composés en anglais ou en français, ses ouvrages de fiction dénoncent avant tout l'exploitation de l'être humain présenté comme victime des milieux dirigeants et financiers corrompus.

Sous la satire, il est également fort possible que Henri Francq masque son propre désarroi. Ses oeuvres de fiction cacheraient le drame du désadapté qu'il est, à la fois dans le temps et dans l'espace. Il rejette alors ce monde contemporain où il ne se retrouve plus. Nous avons vu à quel point, dans ses articles littéraires, il pourfendait les critiques modernes, avec quelle force, dans ses essais historiques, il mettait en relief les plus abjectes vilénies du passé. Son pessimisme est devenu viscéral; ni le présent, ni ce qu'il entrevoit de l'avenir ne peuvent échapper à ses réflexions amères.

Paru quelques semaines avant son décès, son dernier ouvrage, *Le maître de conférences* (Francq, 1991), reprend, sous

forme de sept nouvelles de longueur très inégale, les thèmes déjà examinés plus haut. Parmi celles-ci, «L'infidèle» est à signaler à cause de son aspect autobiographique. L'auteur y révèle ses propres infortunes conjugales qu'il a du mal à oublier. Ce recueil peut être vu comme un échantillonnage des différents styles de Henri Francq: la fantaisie, l'humour, l'érotisme, le désenchantement et la gravité, enfin, qui caractérise le dernier récit «Poème pour un enfant», paraphrase tirée de l'Écclésiaste «Vanité des vanités, et tout est vanité».

Henri Francq n'a pas connu de succès de librairie. Lui qui citait souvent Voltaire, à qui il aurait aimé être comparé par la causticité de son esprit, semble avoir surtout retenu de son célèbre modèle l'aspect de critique intransigeant. Bien des idées provocantes animent sa vision de notre monde contemporain. Mais elles ne sont pas toujours servies par un récit qui saurait les incorporer et les mettre en valeur, qui saurait ainsi attacher et retenir le lecteur. Une autre faiblesse tient à la répétition des thèmes souvent repris d'un livre à l'autre. Quant aux textes en anglais, ils ne sont pas écrits dans une langue idiomatique et se ressentent d'une impression de traduction qui ne serait pas celle d'un professionnel. Il nous semble que la contribution la plus valable de Henri Francq au monde des lettres se trouve alors dans ses ouvrages de critique littéraire et ceux de recherche historique. Pour se consoler de ne pas avoir été un romancier reconnu de son vivant, il a pu méditer cette phrase de Paul Léautaud qu'il cite dans son essai *Portrait of a Misanthrope*: «A talented writer who is unknown, that, too, is more beautiful than a writer the whole world knows» (Francq, 1986b, p. 21).

BIBLIOGRAPHIE

- FRANCQ, Henri (1966) «D'une oeuvre et d'une critique: l'Antigone de Jean Anouilh», *Culture*, vol. 27, p. 137-145.
- _____ (1967a) «En marge de la tragédie; la catharsis, cette énigme», *Culture*, vol. 28, p. 398-403.
- _____ (1967b) «L'éducation de François-Marie Arouet», *La revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 37, n° 3, p. 540-545.
- _____ (1968a) «Polémique de la critique universitaire et de la nouvelle critique», *Culture*, vol. 29, p. 150-167.
- _____ (1968b) «En marge de la nouvelle critique», *The Laurentian University Review*, vol. 1, n° 2, p. 41-48.

- _____ (1970) *Louis XVII, The Unsolved Mystery*, Leyden, E. J. Brill, 240 p.
- _____ (1971) «Jean Gerson's Theological Treatise and Other Memoirs in Defence of Joan of Arc», *La revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 41, n° 1, p. 58-80.
- _____ (sous le pseudonyme de Sam Spiller) (1980) *Confession of a Prime Minister*, Hicksville, Exposition Press, 95 p.
- _____ (1984a) *The Devil Always Wins*, Sherbrooke, Naaman, 236 p.
- _____ (1984b) *The File of the Man Behind the Mask*, Winnipeg, Hignell Printing, 91 p.
- _____ (1985) *Terre promise*, Paris, La Pensée Universelle, 128 p.
- _____ (1986a) *The Dreyfus Affair, the Clique of Saint-Dominique Street*, Sherbrooke, Naaman, 304 p.
- _____ (1986b) *Portrait of a Misanthrope*, Sherbrooke, Naaman, 120 p.
- _____ (1986c) *Hitler's Holocaust, a Fact of History*, Vancouver, New Star Books, 256 p.
- _____ (1988) *Jennie and Man's Cutthroat World*, Winnipeg, Hignell Printing, 114 p.
- _____ (1990) *The Nazi Master Race Scrap Book*, London, Third Eye Publications, 428 p.
- _____ (1991) *Le maître de conférences*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 284 p.

(Acceptation définitive en avril 1992)

